



Méditation du pasteur

Marc Boegner

Carême protestant - 1957

« Père, je remets mon esprit entre tes mains » Luc 23 v 46

Carême 1957 : Les Sept Paroles de la Croix

Mon esprit entre tes mains

Jésus dit en un grand cri : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Et ce disant, il expira (Luc 23/46)

Jésus pousse un grand cri, racontent les trois premiers évangiles, et aussitôt il expira. Seul Luc, qui a certainement puisé à des sources particulières, connaît la parole que ce cri porte, la septième parole de la Croix. C'est elle que nous méditons au soir de ce Vendredi Saint (1). Cependant écoutons d'abord ce grand cri. Ce n'est plus le cri de détresse de tout à l'heure ; ce n'est pas non plus le cri de victoire qui annonce au monde que « *Tout est accompli* ». C'est un suprême témoignage que Jésus veut laisser à tous ceux qui guettent l'instant de sa mort, à cette foule, grossière d'abord et avide de sang et qui, bientôt, s'en retournera à Jérusalem en se frappant la poitrine, mais aussi à tous les hommes qui, de génération en génération, s'arrêteront devant la Croix.

Un grand cri ! Malgré l'affaiblissement provoqué par l'atroce souffrance, Jésus est encore plein de vie.

« La vie, note un commentateur, est divinement enracinée en lui. Il lui faut, pour mourir, l'arracher lui-même de son corps avec violence, par une dure décision de sa volonté » (2).

Il convient que nous précisions le sens des termes dont se sert Jésus, puis nous essaierons, à travers eux, d'atteindre sa pensée. Il nous restera ensuite à nous demander quelle résonance la septième parole de la Croix peut avoir dans notre propre vie.

« Père ! ».

C'est la seconde fois que, sur la croix, Jésus prononce ce nom. Il ouvre, au début du supplice, la prière qu'il présente à son Père en faveur de tous les responsables de ses souffrances et de sa mort. Et maintenant, il précède la citation d'un psaume que Jésus a choisie pour envelopper son dernier acte de foi. N'est-ce pas un poignant mystère qu'entre ces deux invocations si tendrement filiales l'âme de Jésus ait traversé une zone de détresse où, la face du Père s'étant soudain voilée,

il n'a pu que s'écrier : « *Mon Dieu, mon Dieu...* » ? C'est qu'il a dû consentir à connaître, à endurer les souffrances infernales que lui causaient les ténèbres de son âme plus encore que les tortures de son corps, et à savourer dans une damnation de solitude le fruit mortel de notre péché. Mais, à cette dernière minute de son existence terrestre, la lumière qui, jamais auparavant, ne l'avait quitté a retrouvé son éclat. Il se sait le Fils, il n'est plus que le Fils disant au Père avec une confiance d'enfant : « *Père je remets mon esprit entre tes mains* ».

Et c'est sans doute parce qu'il veut que l'on sache toutes ténèbres maintenant dépassées qu'il prononce ces mots « *dans un grand cri* ». Qui donc d'autre que le Père et le Fils sont concernés par cette parole ? N'y a-t-il pas une sorte d'indiscrétion à l'entendre ? Le Père seul, nous semble-t-il, doit la recueillir ! Et voici qu'un « *grand cri* » la porte de siècle en siècle jusqu'aux extrémités du monde. N'est-ce pas précisément parce qu'elle est autre chose qu'une émouvante confiance du Fils à son Père, mais un témoignage dont il va falloir que nous percevions l'écho dans le cœur de l'Eglise et de ses fidèles ?

Et pourtant, c'est la première fois que Jésus se reconnaît sur la croix le droit de penser à lui-même. Rappelez-vous : il a intercédé pour des coupables, il a ouvert la porte du Ciel au malfaiteur repentant, il a donné un fils à Marie et une mère à son disciple, il a bu jusqu'à la lie la coupe entrevue à Gethsémané, ses lèvres desséchées ont imploré de quoi recevoir la force de proclamer l'achèvement de l'œuvre qui lui était confiée. Son regard a, de la croix, embrassé les plus proches comme les plus lointains, le peuple élu qui rejette son Messie et le monde dont le péché de tous les siècles le cloue au bois d'infamie, mais pour lequel il donne sa vie. Maintenant il ne regarde plus que le Père. Les êtres et les choses du temps sont dépassés, même Marie, debout, le cœur déchiré, près de la croix. L'amour dont il est éternellement aimé et dont éternellement il aime, l'amour toujours premier qui l'a envoyé dans le monde et l'amour par quoi il répond en étant « *obéissant jusqu'à la mort de la croix* » (3) : telle est la seule réalité que laisse entrevoir cette parole si intime qui, parce que criée, devient pour nous une promesse de vie et de joie : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains* ».

C'est encore une citation des livres saints de son peuple que Jésus fait au moment où il rend le dernier soupir. Comme le cri de détresse poussé à l'heure du grand abandon, il l'emprunte à un psaume de David, à une prière adressée à Dieu dans l'épreuve. Vous en connaissez tous maintes paroles : « *Eternel, je cherche en toi mon refuge, que jamais je ne sois confondu !... Incline vers moi ton oreille, hâte-toi de me secourir !... Tu es mon rocher, ma forteresse ; à cause de ton nom tu me conduiras, tu me dirigeras... Je remets mon esprit entre tes mains ; tu me délivreras, Eternel, Dieu de vérité !... Je serai par ta grâce dans l'allégresse et la joie... En toi je me confie, ô Eternel ! Je dis : tu es mon Dieu ! Mes destinées sont dans ta main* » (4).

Est-ce céder à un excès d'imagination que de se représenter Jésus récitant ce psaume en son cœur tandis que, de l'agonie de Gethsémané à celle de la Croix, il

assistait, le plus souvent silencieux au suprême accomplissement de ses destinées terrestres ?

Jésus « *remet à son Père son esprit* ». Le psaume 31 est le seul où il soit fait mention de l'esprit de l'homme. De l'âme les psaumes parlent de manière constante, mais pas de l'esprit. Pour Calvin et de nombreux commentateurs, les deux termes ont la même signification. Il faut toutefois se souvenir que, dans la pensée hébraïque dont était imprégné le langage même de Jésus, le mot *esprit* qui, à l'origine, exprimait l'idée de vent, avait pris le sens de souffle, de respiration de Dieu actionnant la respiration de l'homme. Mais la respiration est le signe et le symbole de la vie. Le mot *esprit* en vint à désigner la vie elle-même, en tant que don de Dieu (5). Ou plutôt *prêt* de Dieu car, à la mort de l'homme, selon l'Ecclésiaste, « *l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné* » (6). Dans cette perspective, la parole de Jésus doit donc s'entendre : « Père, je remets ma vie entre tes mains ».

« *Entre tes mains* » : d'aucuns penseront que ces mots sont l'un de ces anthropomorphismes dont usait largement la religion d'Israël, comme d'ailleurs les religions païennes, et dont il est souhaitable, assure-t-on, que se débarrasse notre langage chrétien. Est-il certain, demanderai-je, que l'homme puisse jamais exprimer les plus hautes réalités de la vie de l'esprit, non pas comme des abstractions, mais comme des richesses incorporées à sa vie, comme des puissances pénétrant et inspirant tout son être, sans faire appel au langage des formes humaines, indissociables du fond qu'elles révèlent et rendent atteignable ? Les mains de Dieu ! Je revois au plafond de la Sixtine, la main de Dieu dont Michel-Ange a voulu qu'un doigt touche Adam appelé à la vie. « Tes mains m'ont créé » (7), aurait pu, comme le psalmiste, dire le premier homme de notre race. Que de fois depuis lors « *la main de Dieu* » est-elle apparue à l'origine des plus cruelles épreuves qui aient frappé le peuple de Dieu aussi bien que de ses plus grandes délivrances ! Et que de fois aussi, dans la Bible, il nous semble voir les mains ouvertes de Dieu tendues vers les mains jointes de l'homme !

« *Je remets mon esprit entre tes mains* ». Le psalmiste affirmait ainsi son espoir d'être délivré de la mort. Jésus, lui, remet sa vie à son Père à l'instant même où il entre dans la mort et, par cette seule parole, s'en déclare vainqueur.

Mains du Père, mains qui accueillent, qui gardent et qui défendent ; mains qui soutiennent et protègent ; mains qui savent exprimer toute la force mais aussi toute la tendresse dont les hommes ont tour à tour besoin. En vérité, tant qu'il y aura sur la terre des hommes chrétiens, leur piété la plus profonde, leur amour pour Dieu le plus filial, leur fidélité la plus résolue se sentiront gardés et bénis par les mains du Père entre lesquelles, sur la croix, Jésus remet sa vie.

« Jamais, remarque Charles Journet, jamais les paroles de Jésus ne livrent tout de suite tout leur sens ; jamais elles ne livrent ici-bas tout leur sens » (8)... Et nous savons bien que les paroles de la Croix, comme les Béatitudes, comme les supplications de Gethsémané, ne nous seront révélées dans leur signification

totale que lorsque, selon la parole de saint Paul, « *nous connaissons comme nous sommes connus* » (9). Essayons pourtant d'entrevoir quelques-unes des richesses qu'enferme en elle la septième parole de la Croix.

Il faut entendre une fois encore ce nom de « *Père* » donné par Jésus à Celui qu'il invoque. *Abba*, disait-il dans sa langue maternelle. Tout le mystère de sa divinité est dans ces deux courtes syllabes, mais aussi tout le mystère que nous portons en nous. Il suffit que Jésus dise « *Père* » pour que l'homme puisse entrevoir qui il est, lui l'homme, qui est à lui-même son plus redoutable problème. Car c'est de nous aussi que Dieu est Père. « *Mon père et votre père* », disait Jésus. S'il est le Fils par essence, nous sommes fils par adoption (10). Mais lorsque Jésus nous invite à prier : « *Notre Père...* », c'est bien parce que notre vraie vocation d'homme, qui ne nous est révélée que par lui, est d'être élevés, par pure grâce, de notre misère de pécheurs à la dignité de fils de Dieu se sachant et se voulant, dans le Christ, frères les uns des autres.

Tout l'Evangile est dans ce nom de Père, avec ses appels à la repentance et la bonne nouvelle du pardon, avec ses exigences de sainteté, de respect de tout homme, de justice et d'amour, avec la réalité de la communauté fraternelle où les enfants du Père s'initient à vivre, non plus pour eux-mêmes, mais pour les autres, et la splendeur d'une communion croissante, par le Christ, avec le Père dans l'amour de qui nous trouvons la garantie de la vie éternelle.

« *Père, je remets mon esprit entre tes mains* ». Après que l'ouragan de détresse ait secoué Jésus à Gethsémané et au Calvaire jusque dans le tréfonds de son être, après l'horreur de la grande déréliction, aurait-il pu y avoir, sur ses lèvres, une parole exprimant avec une plénitude plus grande encore « *la paix qui surpasse toute compréhension* » (11), dont a parlé saint Paul, et cette sérénité triomphante qui nous le montre ayant, par la foi, déjà dépassé la mort. Lui qui promettait le repos à ceux qui venaient à lui, il va le connaître enfin, il le reçoit du Père au seuil de l'éternité. Jésus ne pouvait pas penser à sa mort sans penser à sa résurrection. « Cela suggère clairement, a écrit Guardini, que Jésus ne meurt pas de notre mort à nous, de la mort destructrice du péché, mais d'une autre mort qu'il accepte des mains de son Père. Il le dit expressément : « *J'ai le pouvoir de donner ma vie et le pouvoir de la reprendre* » (12).

C'est parce qu'il en a le pouvoir, non par nécessité, qu'il va dans la mort. On comprend mieux, dans ces perspectives, le récit de la transfiguration... La mort du Seigneur est liée, dès le début, à la transfiguration, car il ne meurt pas par pénurie, mais en plénitude de vie » (13).

Je ne puis m'empêcher de penser parfois au dépit de Satan voyant et entendant Jésus sur la croix. Et certes, la Croix nous apparaît comme le chef-d'œuvre du péché de l'homme, dont ne pouvait que se réjouir le Prince de ce monde. Et pourtant, pas plus qu'il n'a pu vaincre Jésus à l'heure de la tentation, il ne l'a vaincu à Gethsémané ni au Calvaire. Il ne peut pas empêcher Jésus d'aller jusqu'au bout de l'amour et donc de la souffrance, et c'est là que Jésus remporte la victoire.

« La mort sur la croix, remarque le théologien réformé Jean Bosc, est acte royal, parce qu'elle est accomplissement de la justice, établissement de la paix, victoire sur tout les puissances hostiles. Celui qui a été fait péché pour nous et a porté, à cause de ce péché, la malédiction de la mort, a englouti dans sa mort sur la croix et le péché et la mort. La croix est, si secrètement que cela soit, lorsqu'on la considère en elle-même, puissance de Dieu et triomphe du Christ » (14).

N'est-ce pas ce qu'exprime saint Paul lorsque, parlant du grand combat du Christ, il s'écrie : « *Il a désarmé les principautés et les autorités, et les a exposées à la risée du monde en les entraînant à la suite de son char triomphal : la croix* » (15). Cette victoire que Jésus remporte sur la croix s'achève dans l'acte de totale remise de lui-même à Dieu que nous méditons ce soir. Pour celui qui pouvait dire : « *Je suis la vie* » (16), la mort, salaire du péché, ne pouvait pas ne pas revêtir une inexprimable horreur. Cette horreur, Jésus la dépasse par l'absolu de sa foi. Nous sommes ici à l'instant dernier où la foi, l'espérance et l'amour se conjuguent et ne sont plus qu'un seul et même acte. Mais sommes-nous encore en deçà de la mort ? N'est-ce pas déjà l'aube de la résurrection ?

L'évangile de Luc raconte qu'au moment où Jésus meurt sur la croix, le voile du Temple, qui séparait le lieu saint du lieu très saint où seul, une fois par an, pénétrait le grand prêtre, se déchira alors que commencent les cérémonies préparatoires à la célébration de la Pâque. Le lieu très saint devient visible par tous, ouvert à tous. Symbole de l'abolition de tous les rites sacrificiels accomplis, dans le sacrifice unique et parfait offert par Jésus-Christ sur le Calvaire. Mais signe aussi que, par ce sacrifice, s'ouvre devant tous ceux qui lui donneront leur foi et leur amour la voie royale dont, le terme est l'accession à la plénitude de vie et de joie dans l'éternité de Dieu.

....

La mort elle-même revêt un autre visage où le chrétien apprend à déchiffrer le secret de la vie. Et c'est pourquoi nous pouvons, non pas seulement méditer la septième parole de la Croix, mais nous l'approprier comme fils du Père de notre Seigneur Jésus-Christ et dire, nous aussi : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains* ».

Devons-nous, pour faire cette offrande de tout notre être dans l'humilité et la foi, attendre les approches de la mort ? Mais les discernons-nous jamais ? Et chacune de nos journées, avec le soir qui tombe et la nuit qui s'étend sur les êtres et les choses, n'est-elle pas un appel à nous ouvrir à la lumière de Dieu qui juge et condamne, à sa miséricorde qui pardonne et efface, à son amour qui, au-delà de toutes nos morts et par elles, nous prépare pour la résurrection ?

Car nous sommes appelés, nous déclare saint Paul, à « *connaître la puissance de la résurrection* » du Christ, aussi bien que « *la communion de ses souffrances* » (18). Dans notre vie de la terre, toujours vécue à l'ombre de la mort, nous ne pouvons pas ne pas éprouver l'effroi des choses qui passent et de la fin que bientôt, trop tôt toujours, sera pour nous notre mort. Mais dans la foi

en Jésus-Christ, et dans cette foi seulement, nous pouvons dire à Dieu, aujourd'hui, demain et toujours : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ; je te remets ma vie et ma mort dans un acte de foi, d'espérance et d'amour auquel toi seul peux me rendre fidèle ; garde moi dans ta paix, même si cette paix « s'affirme dans la bataille » (¹⁹) quotidienne contre le péché, qu'il soit d'orgueil, d'égoïsme ou d'incrédulité ».

Que de chrétiens ont vécu et sont morts avec dans le cœur et souvent sur les lèvres, la septième parole de la Croix ! Rappelez-vous Etienne, le premier martyr, lapidé devant le futur apôtre, Paul, et mourant en disant : « *Seigneur Jésus, reçois mon esprit... Seigneur, ne leur demande pas compte de ce péché* » (²⁰). Rappelez-vous Jean Huss, sur le bûcher de Constance, Savonarole sur celui de Florence, priant au milieu des flammes les mots mêmes du psaume prononcés par Jésus sur la croix. Rappelons-nous enfin tant de disciples du Christ qui, comme saint Paul, s'abandonnant sans réserve à la volonté de Dieu, auraient volontiers dit : « *Nous aimons mieux quitter ce corps et demeurer auprès du Seigneur* » (²¹), dans la ferme espérance qu'au-delà de la mort, ils seront auprès du Christ et qu'avant même la résurrection, ils auront la joie de sa présence. Eux tous, regardant en avant, et sachant en qui ils croient, aiment à redire : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains* ».

Mais savons-nous en qui nous croyons ? Un grand nombre de fidèles souffrent, dans leur vie chrétienne, d'une foi vague, inconsistante, incertaine. En qui croient-ils ? Que croient-ils ? Sans doute seraient-ils bien en peine de le dire autrement que par des phrases parsemées de « peut-être » et de « que sait-on ? ».

Jésus mourant nous arrache à ces mortels flottements et nous invite à accomplir, à son exemple et dans sa communion, l'acte par quoi, dans notre privilège de fils, nous remettons à « *notre Père* » la garde de notre vie. Qui donc la garderait, sinon Lui, au milieu des tentations, des chutes, des épreuves, dans la souffrance et devant la mort ? En Lui seul est notre sécurité....

1()

La méditation de la septième parole de la croix a été prononcée au service du Vendredi Saint.

2()

journal, ouvr. cité, p. 160.

3()

Philippiens 2/8.

4()

Psaume 31/6.

5()

Voir les textes dans le *Dictionnaire de la Bible*.

6()

Ecclésiaste 12/9.

7()

Psaume 119/73.

8()

Ouvr. cité, p. 12.

9()

1 Corinthiens 13/12.

10()

Romains 8/14-17.

11()

Philippiens 4/7.

12()

Jean 10/18.

13()

guardini, *Le Seigneur*, I, 154.

14()

Jean bosc, *L'Office royal du Seigneur Jésus-Christ*, p. 51.

15()

Colossiens 2/15.

16()

Jean 14/6.

18()

Philippiens 3/10-11.

19()

Karl barth, *Esquisse d'une dogmatique*, p. 152.

20()

Actes 7/59-60.

21()

2 Corinthiens 5/8.